

*Juliette Drouet épistolière. Actes du colloque de Paris, 16-17 septembre 2017.* Sous la direction de FLORENCE NAUGRETTE et FRANÇOISE SIMONET-TENANT. Avec le *Cahier de l'anniversaire* de JULIETTE DROUET. Texte établi, présenté et annoté par JEAN-MARC HOVASSE. Paris, Eurédit, 2019. Un vol. de 370 p.

« Si mon nom vit, votre nom vivra. [...] Soyez tranquille, on vous rendra toute justice un jour » : c'est par ces mots que Victor Hugo reconforte Juliette Drouet après l'échec qu'elle a connu dans le rôle de Jane, lors de la première de *Marie Tudor*, le 7 novembre 1833. La lettre qu'il lui adresse, et qu'elle copie dans le *Cahier de l'anniversaire*, édité par Jean-Marc Hovasse à la fin du volume *Juliette Drouet épistolière* (p. 295-296 pour la citation), n'est que partiellement prophétique. Il est vrai que le nom de Juliette Drouet a vécu et vit encore attaché à celui de son illustre amant, vrai également qu'on lui rend aujourd'hui justice. Mais contrairement à ce que pensait vraisemblablement le dramaturge en 1833, ce n'est pas son jeu d'actrice qui lui vaut cette reconnaissance. C'est au contraire lorsqu'elle quitte la scène et se retranche dans une sphère étroitement privée qu'elle accède à une paradoxale autonomie, par l'écriture.

On connaît en effet aujourd'hui son monumental journal épistolaire, constitué des lettres qu'elle écrit au moins quotidiennement à Hugo, de 1833 à 1883, sans attendre de réponse et parfois sans la certitude d'être lue. D'abord accessible seulement dans des volumes anthologiques, la « restitus » de Juliette Drouet révèle sa pleine mesure grâce à la formidable entreprise d'édition numérique et évolutive dirigée par Florence Naugrette. Ce travail éditorial a fourni en 2017 le socle d'un colloque dont les actes sont rassemblés dans le présent volume, lequel achève de conférer aux lettres de Juliette Drouet le statut d'œuvre à part entière.

Après une présentation dans laquelle Florence Naugrette définit et contextualise le projet qui a donné naissance à l'ouvrage, l'avant-propos de Françoise Simonet-Tenant problématise l'étude du corpus singulier que constitue cette correspondance monologique, en montrant que sa nature intime relève tout à la fois d'une exploration des profondeurs et d'un mouvement constant d'ouverture à l'autre. À cette dialectique essentielle de l'œuvre fait écho la diversité des contributions rassemblées, qui articulent l'exégèse d'un texte qui procède d'une pratique privée et la mise en perspective historique et méthodologique du devenir public de ce même texte.

La première partie de l'ouvrage montre en effet comment les lettres, par le biais des collections, sont passées du statut de relique sentimentale et familiale à celui d'objet patrimonial : Marie-Laure Prévost et Charles-Éloi Vial, pour la Bibliothèque nationale de France, Josselin Blicek, pour l'Université de Leeds, et Gérard Audinet et Michèle Bertaux, pour la maison de Victor Hugo, retracent le destin des manuscrits de Juliette Drouet conservés dans leurs fonds. Gérard Audinet enrichit ce panorama d'une comparaison entre le journal épistolaire et l'ameublement de Hauteville House et « Hauteville II » (où Juliette résida à Guernesey), autre « œuvre » bâtie dans le partage et l'échange. Une section intitulée « Témoignages » met en évidence la valeur documentaire du corpus, tout en faisant émerger ses spécificités et ses évolutions, par une analyse exhaustive de quelques moments-clefs du journal : Gwenaëlle Sifferlen se penche ainsi sur les lettres de l'année 1841, durant laquelle Juliette Drouet se passionne, non sans méfiance ni recul critique, pour l'élection de son grand homme à l'Académie, Olivia Paploray étudie l'année 1843, époque de la création des *Burgraves* dont la chronique épistolaire montre bien qu'elle n'a rien de l'échec symbolique auquel l'histoire littéraire l'a trop souvent réduite, Marva Barnett suit la genèse des *Misérables*, à laquelle Juliette Drouet a activement participé en tant que copiste, mais aussi en tant que lectrice empathique et avisée, et Anne Kieffer montre l'évolution de sa sensibilité politique, de la défiance à l'égard des insurrections de 1848 à un républicanisme fervent en 1851. Durant l'exil, les restitus accueillent l'écho de nouvelles occupations ou préoccupations : Juliette Drouet s'avère assez réservée sur les expérimentations photographiques menées à Jersey de 1852 à

1855, parce qu'elle ne peut participer à ce nouvel art sur la pratique duquel elle apporte néanmoins des informations précieuses, ainsi que le montre l'article de Bénédicte Duthion ; à Guernesey au contraire, elle s'enchant de l'avoir enfin trouvé sa place dans le lieu accueillant qu'est pour elle l'espace insulaire, où elle bénéficie tout à la fois d'une plus grande intimité avec son amant et d'un rapprochement avec la famille Hugo : telles sont les conclusions que Jeanne Stranart tire de la lecture des lettres des années 1866 à 1869. Véronique Heute, quant à elle, étudie les transformations de son écriture en 1874 et 1875, époque où les deux amants vivent enfin sous le même toit et partagent un quotidien et une vie sociale qui informent désormais les lettres, sans pour autant que l'épistolière renonce à son chant d'amour ininterrompu. La troisième partie de l'ouvrage est consacrée aux formes de la lettre, qu'elles soient matérielles ou stylistiques. Sylviane Robardey-Eppstein interprète ainsi les très nombreuses allusions méta-scripturales que contient le journal, et qui témoignent d'une sublimation de l'absence par le contact ritualisé avec le papier, l'encre et les plumes. Gérard Pouchain s'intéresse lui au style des lettres que Juliette Drouet adresse à sa famille, lesquelles éclairent par contiguïté et par contraste les procédés auxquels elle recourt lorsqu'elle s'adresse à Hugo. Ceux-ci sont souvent ludiques : Chantal Brière le montre dans une étude des dessins enfantins qui émaillent les lettres et dont le commentaire fait souvent émerger une réflexion sur l'art littéraire ; de même, les calembours étudiés par Jean Maurice sont, plus qu'un agrément destiné à réveiller l'attention du lecteur, les révélateurs à la fois lestes et pudiques d'un idéal de sincérité absolue dans l'échange. Cette quête se lit également dans le ressassement inlassable de la déclaration amoureuse dont Pierre Jean-Dufief montre qu'il constitue la dynamique du journal. Sous le titre « Masculin / féminin », les trois dernières études du volume corrigent enfin l'image simpliste d'une Juliette Drouet « femme de l'ombre », soumise à un génie écrasant. À la lumière des théories du *care*, Florence Naugrette offre une lecture très novatrice et convaincante de la sollicitude constante dont l'épistolière fait preuve à l'égard du poète, dans laquelle elle décèle une position éthique cohérente et assumée, ce que viennent confirmer les articles de Nicole Savy et d'Alain Pagès. Le premier propose de relire le journal comme le lieu d'une affirmation libre de soi et d'un jeu sur les stéréotypes genrés, tandis que le second révèle la complexité des relations qu'entretiennent Hugo et Juliette Drouet, en les comparant à celles qui unissent Zola à son épouse Alexandrine et à sa maîtresse, Jeanne Rozerot.

*Le Cahier de l'anniversaire*, dans lequel Juliette Drouet a compilé les textes que Hugo lui avait adressés durant les deux premières années de leur amour, retrouvé et édité par Jean-Marc Hovasse avec une rigueur et une érudition sans faille, offre un prolongement précieux à ces études d'un échange scripturaire inouï, dont la dissymétrie n'altère ni la richesse littéraire ni la puissance émotionnelle.

La passion de Juliette Drouet est en effet contagieuse : elle anime visiblement les chercheurs qui se plongent dans ses cinquante années d'écriture quotidienne, et se communique au lecteur du présent volume, qui trouve en elle non seulement une figure extrêmement attachante et un témoin privilégié de la vie de Hugo, mais aussi la créatrice d'une œuvre profondément inventive, qui à n'en pas douter constituera désormais un jalon incontournable pour l'étude des genres de l'écriture de soi.